

Concert du 15 novembre 2019: Florence Millet, Matthieu de Laubier

Départs

Jean-Sébastien Bach: Capriccio pour le départ de son frère bien aimé (BWV 992, 1704)

Arioso-Adagio, Andante, Adagioissimo, Aria di Postiglione, Fuga all' imitazione della posta

Jean-Sébastien Bach: Liebster Herr Jesu (1736)

Texte de Christoph Weselovius - BWV 484

Liebster Herr Jesu, wo bleibst du so lange?
Komm doch, mir wird hier auf Erden so bange,
komm doch und wenn es dir also gefällt,
nimm mich von dieser so angstvollen Welt.
Komm doch, Herr Jesu, wo bleibst du so
lange?
Komm doch, mir wird hier auf Erden so bange.

Alles ist eitel, was unter der Sonne,
flüchtig die Freude, vergänglich die Wonne,
Herrlichkeit, Wollüste, Reichtum und Kunst,

alles ist schattiger Nebel und Dunst.
Darum, Herr Jesu, wo bleibst du so lange?
Komm doch, mir wird hier auf Erden so bange.

Allbereit schmücke dich, gläubige Seele,
fülle die brennende Lampe mit Öle,
auch um die Mitternacht fertig zu stehn
und zu der himmlischen Hochzeit zu gehn.
Komm doch! ach komm doch! wo bleibst du so
lange?
Komm doch, mir wird hier auf Erden so bange.

Johannes Brahms: O wüsst ich doch den Weg zurück (1873)

Texte de Klaus Groth

O wüsst ich doch den Weg zurück,
Den lieben Weg zum Kinderland!
O warum sucht ich nach dem Glück
Und ließ der Mutter Hand?
O wie mich sehnet auszuruhn,
Von keinem Streben aufgeweckt,
Die müden Augen zuzutun,
Von Liebe sanft bedeckt!

Und nichts zu forschen, nichts zu spähn,
Und nur zu träumen leicht und lind;
Der Zeiten Wandel nicht zu sehn,
Zum zweiten Mal ein Kind!
O zeigt mir doch den Weg zurück,
Den lieben Weg zum Kinderland!
Vergebens such ich nach dem Glück,
Ringsum ist öder Strand!

Gabriel Fauré: L'horizon chimérique (1921)

Quatre textes de Jean de la Ville de Mirmont

1) La mer est infinie

La mer est infinie et mes rêves sont fous.
La mer chante au soleil en battant les falaises.
Et mes rêves légers ne se sentent plus d'aise.
De danser sur la mer comme des oiseaux soûls.

Le vaste mouvement des vagues les emporte,
La brise les agite et les roule en ses plis;
Jouant dans le sillage, ils feront une escorte
Aux vaisseaux que mon coeur dans leur fuite a
suivis.

Ivres d'air et de sel et brûlés par l'écume

De la mer qui console et qui lave des pleurs
Ils connaîtront le large et sa bonne amertume;
Les goélands perdus les prendront pour des
leurs.

2) *Je me suis embarqué*

Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse
Et roule bord sur bord et tangué et se balance.
Mes pieds ont oublié la terre et ses chemins ;
Les vagues souples m'ont appris d'autres
cadences
Plus belles que le rythme las des chants
humains.

À vivre parmi vous, hélas ! avais-je une âme ?
Mes frères, j'ai souffert sur tous vos continents.
Je ne veux que la mer, je ne veux que le vent
Pour me bercer, comme un enfant, au creux des
lames.

Hors du port qui n'est plus qu'une image
effacée,
Les larmes du départ ne brûlent plus mes yeux.
Je ne me souviens pas de mes derniers adieux...
Ô ma peine, ma peine, où vous ai-je laissée ?

3) *Diane, Séléné*

Diane, Séléné, lune de beau métal,

Gabriel Fauré: Les berceaux (1879)

Texte de Sully-Prudhomme

Le long du quai, les grands vaisseaux,
Que la houle incline en silence,
Ne prennent pas garde aux berceaux,
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux,
Car il faut que les femmes pleurent,

Henri Duparc: L'invitation au voyage (1870)

Texte de Charles Baudelaire (sans la 2e strophe)

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !

Qui reflète vers nous, ta face déserte,
Dans l'immortel ennui du calme sidéral,
Le regret d'un soleil dont nous pleurons la
perte.

Ô lune, je t'en veux de ta limpidité
Injurieuse au trouble vain des pauvres âmes,
Et mon coeur, toujours las et toujours agité,
Aspire vers la paix de ta nocturne flamme.

4) *Vaisseaux, nous vous aurons aimés*

Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure
perte ;
Le dernier de vous tous est parti sur la mer.
Le couchant emporta tant de voiles ouvertes
Que ce port et mon cœur sont à jamais déserts.

La mer vous a rendus à votre destinée,
Au-delà du rivage où s'arrêtent nos pas.
Nous ne pouvions garder vos âmes
enchaînées ;
Il vous faut des lointains que je ne connais pas

Je suis de ceux dont les désirs sont sur la terre.
Le souffle qui vous grise emplit mon cœur
d'effroi,
Mais votre appel, au fond des soirs, me
désespère,
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi.

Et que les hommes curieux
Tentent les horizons qui leurrent!

Et ce jour-là les grands vaisseaux,
Fuyant le port qui diminue,
Sentent leur masse retenue
Par l'âme des lointains berceaux.

Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés

De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;

C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
— Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Henri Duparc Chanson triste (1869)

Texte de Jean Lahor

Dans ton cœur dort un clair de lune
Un doux clair de lune d'été
Et pour fuir la vie importune
Je me noierai dans ta clarté

J'oublierai les douleurs passées
Mon amour, quand tu berceras
Mon triste cœur et mes pensées
Dans le calme aimant de tes bras

Tu prendras ma tête malade
Oh! quelquefois sur tes genoux
Et lui diras une ballade
Qui semblera parler de nous;

Et dans tes yeux pleins de tristesses
Dans tes yeux alors je boirai
Tant de baisers et de tendresses
Que peut-être je guérirai

César Franck: Prélude, choral et fugue (1884)

Georges Auric: Richard II Quarante (1947)

Texte de Louis Aragon

Ma patrie est comme une barque
Qu'abandonnèrent ses haleurs
Et je ressemble à ce monarque
Plus malheureux que le malheur
Qui restait roi de ses douleurs

Vivre n'est plus qu'un stratagème
Le vent sait mal sécher les pleurs
Il faut haïr tout ce que j'aime
Ce que je n'ai plus donnez-leur
Je reste roi de mes douleurs

Le cœur peut s'arrêter de battre
Le sang peut couler sans chaleur
Deux et deux ne fassent plus quatre
Au Pigeon-Vole des voleurs
Je reste roi de mes douleurs

Que le soleil meure ou renaisse
Le ciel a perdu ses couleurs
Tendre Paris de ma jeunesse
Adieu printemps du Quai-aux-Fleurs
Je reste roi de mes douleurs

Fuyez les bois et les fontaines
Taisez-vous oiseaux querelleurs
Vos chants sont mis en quarantaine
C'est le règne de l'oiseleur
Je reste roi de mes douleurs

Il est un temps pour la souffrance
Quand Jeanne vint à Vaucouleurs
Ah coupez en morceaux la France
Le jour avait cette pâleur
Je reste roi de mes douleurs

Georges Auric: Le petit bois (1947)

Texte de Jules Supervielle

J'étais un petit bois de France
Avec douze rouges furets,
Mais je n'ai jamais eu de chance
Ah ! que m'est-il donc arrivé ?

Je crains fort de n'être plus rien
Qu'un souvenir, une peinture
Ou le restant d'une aventure.
Un parfum, je ne sais pas bien.

Ne suis-je plus qu'en la mémoire
De quelque folle ou bien d'enfants,

Ils vous diraient mieux mon histoire
Que je ne fais en ce moment.

Mais où sont-ils donc sur la terre
Pour que vous les interrogiez,
Eux qui savent que je dis vrai
Et jamais je ne désespère.

Mon Dieu comme c'est difficile
D'être un petit bois disparu
Quand on avait tant de racines
Comment faire pour n'être plus ?

Francis Poulenc: Sanglots (1940)

Texte de Guillaume Apollinaire

Notre amour est réglé par les calmes étoiles
Or nous savons qu'en nous beaucoup
d'hommes respirent
Qui vinrent de très loin et sont un sous nos
fronts
C'est la chanson des rêveurs
Qui s'étaient arraché le coeur
Et le portaient dans la main droite
Souviens-t'en
cher orgueil de tous ces souvenirs

Des marins qui chantaient comme des
conquérants
Des gouffres de Thulé, des tendres cieux
d'Ophir
Des malades maudits, de ceux qui fuient leur
ombre
Et du retour joyeux des heureux émigrants.

De ce coeur il coulait du sang
Et le rêveur allait pensant
À sa blessure délicate
Tu ne briseras pas la
chaîne de ces causes
Et douloureuse et nous disait
Qui sont les effets d'autres causes
Mon pauvre coeur, mon coeur brisé
Pareil au coeur de tous les hommes
Voici nos mains que la vie fit esclaves
Est mort d'amour ou c'est tout comme
Est mort d'amour et le voici
Ainsi vont toutes
choses
Arrachez donc le vôtre aussi
Et rien ne sera libre jusqu'à la fin des temps
Laissons tout aux morts
Et cachons nos sanglots

Francis Poulenc: Les gars qui vont à la fête (1942)

Texte de Maurice Fombeure

Les gars qui vont à la fête
Ont mis la fleur au chapeau
Pour y boire chopinette
Y goûter le vin nouveau
Y tirer la carabine
Y sucer le berlingot
Les gars qui vont à la fête
Ont mis la fleur au chapeau
Sont rasés à la cuiller
Sont raclés dessous la peau
Ont passé la blouse neuve
Le faux-col en cellulo
Les gars qui vont à la fête
Ont mis la fleur au chapeau
Y faire danser les filles
Chez Julien le violoneur
Des polkas et des quadrilles

Et le pas des patineurs
Le piston la clarinette
Attendrisent les costauds
Les gars qui vont à la fête
Ont mis la fleur au chapeau
Quand ils ont bu, se disputent
Et se cognent sur la peau
Puis vont culbuter les filles
Au fossé sous les ormeaux
Les gars qui vont à la fête
Ont mis la fleur au chapeau
Reboivent puis se rebattent
Jusqu'au chant du premier jô
Le lendemain on en trouve
Sont couchés dans le ruisseau
Les gars qui vont à la fête
Ont mis la fleur au chapeau.

Francis Poulenc: Voyage à Paris (1940)

Texte de Guillaume Apollinaire

Ah! la charmante chose
Quitter un pays morose
Pour Paris
Paris joli
Qu'un jour dût créer l'Amour.

Francis Poulenc: Fêtes galantes (1943)

Texte de Louis Aragon

On voit des marquis sur des bicyclettes
On voit des marlous en cheval-jupon
On voit des morveux avec des voilettes
On voit les pompiers brûler les pompons
On voit des mots jetés à la voirie
On voit des mots élevés au pavois
On voit les pieds des enfants de Marie
On voit le dos des diseuses à voix
On voit des voitures à gazogène
On voit aussi des voitures à bras

On voit des lascars que les longs nez gênent
On voit des coïons de dix-huit carats
On voit ici ce que l'on voit ailleurs
On voit des demoiselles dévoyées
On voit des voyous On voit des voyeurs
On voit sous les ponts passer des noyés
On voit chômer les marchands de chaussures
On voit mourir d'ennui les mireurs d'œufs
On voit périclitter les valeurs sûres
Et fuir la vie à la six-quatre-deux

Francis Poulenc: Bleuet (1940)

Texte de Guillaume Apollinaire

Jeune homme de vingt ans qui as vu des choses
si affreuses
Que penses-tu des hommes de ton enfance
Tu connais la bravoure et la ruse,
Tu as vu la mort en face plus de cent fois
tu ne sais pas ce que c'est que la vie
Transmets ton intrépidité à ceux qui viendront
après toi
Jeune homme tu es joyeux, ta mémoire est
ensanglantée

Ton âme est rouge aussi de joie
Tu as absorbé la vie de ceux qui sont morts
près de toi
Tu as de la décision
Il est 17 heures et tu saurais mourir
Sinon mieux que tes aînés
Du moins plus pieusement
Car tu connais mieux la mort que la vie
Ô douceur d'autrefois, lenteur immémoriale.

Norbert Glanzberg: Du alter Baum (1983)

Texte de Johanna Kirchner

Du alter Baum, du Freund aus frühen Tagen,
Du Zuflucht du, mein laubgrünes Zelt,
Du, alter Baum, du hörtest meine Fragen,
Zu dir trug ich den Kummer meiner Welt.

Ich spielte still, behütetest meine Spiele,
Dein grüner Schatten war ein gutes Haus.
Die Amsel flötete in deinen Zweigen
Und Bienen Völker summten ein und aus.

Du, alter Baum, sahst du bei ersten Küssen,
Du teiltest Lust und Heimlichkeit mit mir.
Du, alter Baum, verletzt von Kriegeschüssen,
Du hieltest stand, ich kam zurück zu dir.

Ich lehnte meine Stirn an deine Rinde,
Wenn es mich heim trieb
Aus dem Staub der Stadt.
Mit beiden Armen hielt ich dich umfassen,
Und sah an deinen dichten Laub mich satt.

Du, alter Baum, du Freund aus frühen Tagen,
Dein Stamm ist taub und deine Rinde tot.
Dir sprießt kein Blatt, es splittern deine Zweige.
Wie ein Gespenst ragst du ins Morgenrot.

Zerstört von all dem giftbelad'nen Regen
Stehst du als Zeuge unsrer Schuld vor mir.
Es war so gut in deinem grünen Schatten.
Mir ist, mein Freund, als stürbe ich mit dir.